Mètis et rire. Que nous apprennent les « petits » éboueurs ?

Stéphane Le Lay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/183>

DOI : 10.4000/variations.183

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2010

Référence électronique

Stéphane Le Lay, « Mètis et rire. Que nous apprennent les « petits » éboueurs ? », *Variations* [En ligne], 13/14 | 2010, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/183> ; DOI : 10.4000/variations.183

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Les ami•e•s de Variations

Mètis et rire. Que nous apprennent les « petits » éboueurs ?

Stéphane Le Lay

NOTE DE L'ÉDITEUR

Première publication sur www.theoriecritique.com, « Le choix du petit », Printemps 2010, pp. 114-135

NOTE DE L'AUTEUR

L'auteur remercie Christelle Germain pour sa relecture attentive de cet article.

- ¹ Lors d'un colloque récent consacré aux métiers du nettoyage et à la gestion des déchets dans l'espace public¹, la majorité des intervenants, sinon tous, partageaient l'idée selon laquelle travailler sur de telles questions permettait d'étudier des problèmes fondamentaux et passionnants, au prix d'un certain risque de mise à l'écart académique. D'un point de vue symbolique (et spatial, si l'on considère les dynamiques du champ académique que cela implique), le chercheur paierait de fait son tribut au mécanisme de contamination classique selon lequel est socialement affecté par la souillure celui qui s'y frotte physiquement de trop près². Si l'on en croit le faible nombre et l'éparpillement des recherches menées dans ce domaine encore peu structuré (renvoyant ironiquement à la nature de l'objet traité, caractérisé par la déstructuration, l'entropie qui guette l'espace public sous l'avalanche des restes récalcitrants de l'humanité), il y a tout lieu de prendre cette hypothèse au sérieux. Pour briller en société, travailler avec/sur les déchets ne constitue pas la meilleure des solutions, sauf à pratiquer la sublimation artistique avec talent et à réussir à le faire reconnaître... Consacrer un colloque de deux jours à ces sujets visait à opposer au processus de souillure une dynamique de reconnaissance et de revalorisation, même limitées à leurs dimensions cognitives et symboliques.

- 2 Et de fait, le chercheur participant à cette mise en visibilité trouvera peut-être là l'occasion de se dire que le prix qu'il accepte de verser pour son objet de recherche n'est guère élevé en comparaison de celui que paient quotidiennement les éboueurs³. En effet, si l'on s'en tient à deux simples constats, les choses sont relativement tranchées : du point de vue épidémiologique, les atteintes au corps sont fréquentes et particulièrement usantes à terme (les éboueurs meurent souvent rapidement après leur retraite) ; du point de vue des relations professionnelles et de l'organisation des qualifications, les éboueurs sont classés comme ouvriers non qualifiés, et ils sont toujours classés au bas des échelles sociales et de prestige, en France comme dans d'autres pays (Canada, Égypte, Brésil, etc.) : « la lutte quotidienne dans laquelle le corps humain est engagé pour nettoyer le monde et l'empêcher de s'écrouler ressemble bien peu à de l'héroïsme ; l'endurance qu'il faut pour réparer chaque matin le gâchis de la veille n'est pas du courage, et ce qui rend l'effort pénible, ce n'est pas le danger, mais l'interminable répétition. Les "travaux" d'Hercule ont une chose en commun avec tous les grands exploits : ils sont uniques ; malheureusement, il n'y a que les mythiques écuries d'Augias pour rester propres une fois l'effort accompli et la tâche achevée⁴. » De fait, avec les éboueurs, nous sommes en présence de prolétaires œuvrant à la propreté de l'espace public, bien souvent considérés comme gens de peu⁵. Utiles indéniablement (il suffit d'observer les réactions des usagers lors de grèves), mais pas reconnus, voire carrément méprisés par certains de leurs concitoyens. Petits, en un mot.

Petits ?

- 3 En dehors des fonctions sociales, symboliques, prophylactiques et économiques, déjà immenses, que tiennent les éboueurs en en déchargeant du poids l'espace public, et qui seraient largement suffisantes pour les classer d'emblée dans les catégories sociales à valoriser dans un effort collectif de reconnaissance matérielle et symbolique⁶, ces « ouvriers de service » ont le mérite d'inviter les sciences sociales à de grandes interrogations. E. C. Hughes ne s'y trompait pas quand il indiquait que l'intérêt fondamental « des métiers de statut plus ou moins inférieur [...] tient aux perspectives qu'ils ouvrent sur le comportement au travail dans tous les métiers sans exception. Ce qui ne conduit pas à dévaloriser les autres métiers, mais permet simplement de réaliser que des processus qui y passent inaperçus sont plus facilement visibles dans les métiers plus humbles⁷. »
- 4 Certes, cette affirmation du sociologue américain a maintes fois été vérifiée depuis. Toutefois, je voudrais, grâce au métier d'éboueur, contribuer aux discussions relatives à un présupposé encore prégnant (l'absence de ressources « intelligentes » dans les métiers dits « non qualifiés ») et à une figure étrangement absente de la sociologie du travail (la place du rire chez les travailleurs), non sans avoir d'abord montré que les « petits » ne sont parfois pas ceux que l'on croit...

Petits, les éboueurs ?

- 5 Pour comprendre ce que l'analyse des activités des éboueurs peut nous apprendre, décrire, même rapidement, en quoi consistent les tâches prescrites par l'organisation du travail constitue un préalable. De la sorte, le lecteur comprendra un peu mieux ce

qu'impliquait pour le sociologue la décision de se lancer dans une « observation participante » incognito⁶. On verra alors mieux l'intérêt qu'il y a à s'interroger sur la place du rire et de l'intelligence pratique dans un métier particulièrement difficile.

- 6 Généralement, un éboueur parisien peut être amené à occuper deux types de fonction ouvrière. Le premier renvoie aux tâches de nettoyage des rues, dont on peut distinguer trois formes : balai, lavage à la lance et nettoyage automatisé. Bien que le balai constitue l'activité la plus fréquente (80 % du temps de travail, selon un formateur), elle renvoie également, au moins en début de carrière, au *dirty work absolu* du métier, pour reprendre une catégorie précisée par A.-M. Arborio à la suite des travaux de Hughes⁹. La nature de l'activité (confrontation directe avec les détritits, les déjections) et son caractère d'infinitude, le rapport à l'espace (lié aux interactions plus ou moins brutales avec les usagers et aux intempéries) et au temps (dont l'écoulement semble sans fin, virant fréquemment à l'ennui) forment un ensemble de caractéristiques négatives perçues comme autant de signes de dévalorisation de soi, en particulier par les jeunes éboueurs : l'attribution d'un canton particulièrement « pourri » par le chef d'équipe est ainsi facilement assimilable à une punition de la part de la hiérarchie ; inversement, l'attribution d'un canton en pieds (secteur fixe) à certains anciens peut provoquer la jalousie des autres collègues (le travail est moins difficile, car l'éboueur connaît les endroits sensibles à nettoyer en priorité, il connaît aussi les habitants du quartier, etc.). Le second type de fonction concerne la collecte, dont on peut dissocier deux sous-types. En premier lieu, la collecte OM (ordures ménagères) et la collecte PE (papiers emballages). Pour un atelier gérant encore ces tâches (le ramassage en régie concerne environ la moitié des arrondissements de Paris), les éboueurs y sont répartis en priorité, le reste des membres des équipes étant affectés à d'autres missions. Un équipage se constitue d'un chauffeur (appartenant à un atelier spécifique), chargé de conduire la benne et de s'assurer du bon déroulement des opérations sur son secteur d'intervention (là aussi défini par les chefs), et de deux éboueurs, chargés de collecter les conteneurs et de les remiser sur le trottoir une fois vides. Dans l'imaginaire populaire et dans les représentations des stagiaires que nous avons rencontrés, ces formes de collecte correspondent au « cœur de métier » de l'éboueur. Le second sous-type de collecte concerne les *encombrants*, à savoir tous les objets volumineux en taille ou en masse dont les riverains souhaitent se débarrasser. Pour un éboueur, une tournée en porteur (nom du véhicule collecteur) consiste à sillonner, avec le chauffeur, les rues d'une zone donnée (principalement définie en fonction des appels recensés par un numéro spécial de la mairie), pour récupérer les matériaux abandonnés. Ces trois formes de collecte sont en général appréciées (surtout le porteur), car elles sont moins monotones, menées en groupe de deux ou trois, et permettent souvent de rentrer à l'atelier avant les éboueurs affectés au nettoyage (conteneurs et objets collectés, on ne peut rien ramasser de plus, alors que, selon les mots des formateurs de l'école – point sur lequel s'accorde la hiérarchie en atelier –, « un canton n'est jamais fini ») : c'est en partie pour cela que la collecte forme le *dirty work relatif* du métier d'éboueur, tant que la condition physique de celui qui l'exerce reste suffisamment bonne pour ne pas en voir les dimensions négatives.
- 7 Je connaissais *théoriquement* ces différentes tâches quand je décidai de travailler en qualité d'éboueur pendant six mois, de façon à me permettre de mener par la suite une analyse, par entretiens collectifs, de la place des femmes dans le métier. Cela me parut même une excellente idée pour tout dire, et je ne m'inquiétai pas le moins du monde des remarques de mes proches et de mes collègues, que l'on pourrait classer

schématiquement en deux catégories : celle de la commisération, pour un pauvre fou qui allait s'infliger bien des misères pour des résultats aléatoires ; celle de l'admiration, pour un sociologue gonflé de courage, prêt à affronter des conditions de travail terribles dans un but de connaissance « gratuit¹⁰ ». Aiguillonné, motivé même, par la (re)lecture consécutive des traductions de C. W. Mills, D. Roy et W. F. Whyte, je ressentais une excitation certaine à l'idée de mener une enquête par « observation participante », comme il est de coutume d'appeler cette méthodologie. Après tout, n'est-ce pas le rôle du sociologue de mettre en œuvre son « imagination », son sens de la curiosité dans des domaines peu ou pas étudiés, même si cela bouscule tant soit peu son confort matériel et symbolique ?

- 8 Inutile de le nier : cette manière d'envisager la réalité qui m'attendait, sans la connaître, se nourrissait d'un certain romantisme professionnel (pour le bel ouvrage artisanal d'un terrain bien mené), d'un ethos spécifique (une attention particulière pour les situations professionnelles dévalorisées liée à ma propre trajectoire sociale), d'une part de calcul (montrer et analyser des éléments empiriques jusque-là peu connus de manière à accroître ma légitimité académique), mais surtout d'une bonne dose d'inconscience (sur les effets réels des conditions de travail – ce qui se niche dans l'expérience quotidienne des travailleurs par-delà le travail prescrit des organisations). Sans ces différents éléments, il aurait été difficile d'affronter l'angoisse d'intégrer le monde du travail ouvrier, que je ne connaissais pas *par corps*, à la différence du travail employé dans le monde des services. Mais cela m'aurait également obligé à regarder de trop près la crainte de me replonger dans l'univers culturel populaire sans savoir m'y conduire de façon pertinente. Et enfin, je n'aurais su que faire du sentiment de culpabilité lié aux conditions de réalisation de cette recherche : mensonge par omission, sentiments de trahison et d'imposture vis-à-vis de mes futurs collègues, tout était en place pour passer plusieurs mois particulièrement inconfortables. Et de fait, j'ai rapidement qualifié de « schizophrénique » la position que j'occupais, d'abord à l'École de la propreté, par la suite à l'atelier. L'outrance humoristique du mot venait signifier que je subissais un double écart social : écart durant la journée avec mes collègues, mais également écart avec mon univers personnel à la fin de la journée, où il était parfois difficile de me départir de mon rôle d'éboueur. Inconfortable position où je fus assailli à plusieurs reprises par un profond sentiment de solitude, puisque je n'étais pas en mesure de partager¹¹ de manière précise et régulière la singularité de cette situation.
- 9 L'inconfort de cette place dans l'espace social se combina rapidement avec les différentes sources de pénibilité dans le travail¹². Et je dus me rendre à l'évidence au bout de trois mois seulement : je n'étais pas taillé pour tenir, contrairement à mes collègues présents depuis plusieurs années. Les contraintes se faisaient trop fortes pour que je pusse les supporter. Certes, ma trajectoire sociale me laissait entrevoir des possibilités socio-économiques sans commune mesure avec celles de mes collègues, pour qui le statut et le traitement de fonctionnaire offraient des supports objectifs et subjectifs (sécurisation matérielle, sentiment d'appartenance collective, valorisation de soi – sentiment d'utilité pour la collectivité – et rationalisation – « c'est pire ailleurs ») permettant de lutter contre les effets les plus négatifs du travail¹³. Mais je n'étais pas non plus en capacité d'user de toutes les dispositions incorporées par mes collègues, pour la raison que je n'en disposais tout simplement pas ou façonnées différemment, me coupant alors trop souvent de la sociabilité collective, dans laquelle l'intelligence pratique et le rire occupent une place prépondérante.

Éboueurs et philosophie antique¹⁴ : la place de la mètis dans le travail « non qualifié »

- ¹⁰ Comment expliquer que, dans des conditions de travail particulièrement difficiles, le travail puisse malgré tout se faire ? Répondre à cette question nécessite de comprendre la manière dont les éboueurs comblent l'écart existant inévitablement entre tâche prescrite et activité effective, et cela à deux niveaux. D'abord, un écart dans ses dimensions physiques : en détournant du matériel pour un autre usage, ou en anesthésiant peu à peu le dégoût lié aux odeurs, par exemple. Mais également un écart dans ses dimensions symboliques : supporter et rendre acceptable dans le déroulement concret de l'activité, ce qui ne constitue, dans la tâche prescrite, qu'une gêne potentielle (les effets d'une relation difficile avec un usager, par exemple), ou, point plus crucial, surmonter ce dont le prescrit ne parle jamais (le rapport au déchet entretenu par les nouveaux stagiaires, en particulier). Nous allons voir que le déploiement de la *mètis*, l'intelligence rusée et prudente décrite et analysée dans le contexte de la Grèce antique par M. Détienne et J.-P. Vernant¹⁵, illustre ce potentiel offensif des contenus cognitifs et affectifs mobilisés par les éboueurs dans leurs tactiques quotidiennes pour surmonter les difficultés d'un travail « non qualifié ».
- ¹¹ Comme l'avaient déjà noté les deux historiens, la catégorie mentale de *mètis* renvoie à toutes les formes de pratiques adaptées et efficaces mises en œuvre dans une situation mouvante et incertaine, dont le caractère pénible oblige, si l'on veut en venir à bout, au déploiement d'astuces n'hésitant pas à déborder le cours régulier de l'action, déroutant si l'on peut dire le déroulement prévu vers un dénouement autre. Car la *mètis*, en mobilisant avec souplesse et selon une pluralité de formes des qualités à la fois cognitives, affectives et pratiques, procède de l'art de la maîtrise du *kairós*, cet instant propice que tout individu vigilant et prompt sait devoir saisir pour exercer sa maîtrise technique¹⁶ et parvenir à ses fins. Pour autant, comme le rappellent Détienne et Vernant, la *mètis* n'est pas synonyme d'impulsivité : « lestée de tout le poids de l'expérience acquise, elle est une pensée dense, touffue, serrée¹⁷ ». Dans le domaine du travail, cette accumulation d'expérience provient de l'apprentissage répété et de l'incorporation progressive des gestes techniques – C. Dejours insiste sur le rapport entre *mètis* et corps, celle-ci se déployant d'autant mieux que celui-là entretient un rapport étroit avec la situation de travail (machines, matériaux, relations interindividuelles, etc.)¹⁸ –, corollaire à l'intériorisation graduelle des règles de métier, double processus permettant de maîtriser toujours mieux les conditions de production, et donc d'accroître les ressources susceptibles d'en prévoir les ratés ou d'en améliorer la réalisation : le caractère stochastique de la *mètis*¹⁹ trouve donc un écho avec celui de l'activité d'éboueur, puisque ce métier se caractérise par une rencontre sans cesse renouvelée de la routine productive (des parcours balisés, des gestes maîtrisés...), des dispositions des éboueurs (en matière affective notamment) et de leurs schèmes de vision et de division (notamment concernant le sale et le propre ou leur place dans la société) avec l'aléatoire situationnel découlant des interactions sociales et de l'accumulation sans fin des déchets dans l'espace public.
- ¹² Dans le mythe olympien, Zeus avale Mètis, ce qui lui permet d'incorporer l'astuce nécessaire à la pérennité absolue de sa souveraineté divine. La *mètis* renvoie donc à une disposition incorporée assurant le contrôle sur le déroulement des événements *a priori* imprévisibles. L'art de la ruse, du contournement au service de la routine en quelque

sorte. Toutefois, là où le mythe place les dieux, Athéna ou Hermès en tête, comme instigateurs de la *mètis* des héros, l'observation des activités humaines privilégie les dynamiques du collectif de travail, par l'intermédiaire duquel la *mètis* peut pleinement s'exprimer. En effet, elle n'apparaît jamais avec autant d'éclat que dans les nombreux détournements d'usages matériels auxquels les éboueurs procèdent quotidiennement pour affronter des difficultés particulières que la seule prescription du travail ne suffit pas à prendre en charge. Rabardel, dans un langage ergonomique, nomme cette forme de détournement la catachrèse, concept désignant « l'écart entre le prévu et le réel dans l'utilisation des artefacts²⁰ ». Si les catachrèses sont considérées comme autant d'indices de la contribution des individus à la conception des usages des instruments, dans le but de s'adapter à la singularité des situations, on peut donc considérer qu'elles rendent compte, dans l'espace physique, du déploiement de la *mètis*. C'est ainsi que durant le cours relatif aux relations dans l'espace public prodigué lors de la formation à l'École de la propreté, les formateurs ont expliqué aux stagiaires qu'ils ne devaient jamais laisser leur balai sans surveillance.

Extrait du carnet de bord

19/11/2007 : 1^{er} jour de travail sur le terrain, deux services de balayage : Il est interdit de se séparer de son balai (même de le laisser à un collègue), pour éviter qu'il serve d'arme en cas de conflit. Les formateurs répètent donc, à la manière du sergent instructeur de *Full metal jacket* de Stanley Kubrick, que le balai est notre « meilleur ami » ou « notre nana », et qu'il faut l'aimer.

- 13 La plaisanterie, par son caractère martial et sa connotation sexuelle, renvoie au monde agonistique (univers d'exercice de la *mètis* grecque s'il en est), au sein duquel le balai, grâce à sa taille, permet de se protéger efficacement en créant une distance importante entre éboueur et éventuel agresseur, et ainsi de préparer le retrait. Mais le balai offre un autre avantage : sa létalité est réduite, à la différence des chaussures de sécurité (qui sont considérées comme une arme en cas d'utilisation dans une bagarre, le caractère passant de la défense à l'attaque), ce qui assure à son utilisateur une protection plus facilement maîtrisable. Ici, la prudence de la *mètis* apparaît clairement.
- 14 Un second type de catachrèse concerne les matériaux, le plus souvent trouvés parmi les déchets. N. Poussin donne ainsi l'exemple des « aiguilles à tricoter », un bâton dont se servent les femmes éboueurs de l'équipe d'après-midi (par opposition aux hommes éboueurs du matin, avec qui la chercheuse a mené son travail) pour enlever les déchets coincés entre le trottoir et les roues des voitures, quand celles-ci sont garées trop près de la bordure²¹. Ce bâton permet de décrocher les détritres plus facilement, sans faire un usage important de la force physique comme avec le balai. Or, les éboueurs les plus anciens considèrent cette trouvaille des éboueurs sans guère de valeur pour les hommes de métier. Rapports sociaux générationnel et de genre s'expriment à travers cette confrontation au travers de ce qu'est la « bonne » *mètis* : celle-ci est enjeu de luttes de pouvoir pour la reconnaissance d'une légitimité au sein du collectif de travail. Adopter les ficelles des anciens revient en effet à reconnaître et accepter leur expertise pratique, fondée sur une culture ouvrière commune et sur la sanction de l'efficacité. À l'inverse, faire montre trop rapidement d'astuces revient à souligner les carences inventives des éboueurs en place, et donc à déstabiliser le socle de leur habitus professionnel, justement constitué autour de la débrouillardise. De surcroît, dans cet exemple, la ruse de

contournement consistant à utiliser un bâton pouvant s'immiscer dans un espace réduit s'oppose de façon frontale à l'usage de la force virile : autant le balayage des surfaces planes doit se faire avec souplesse à partir des parties supérieures du corps, autant celui des dessous de voitures engage l'éboueur dans un véritable corps à corps complet (jambes, bras, dos) et tout en puissance avec le balai, l'espace restreint et les déchets. La *métis* des unes, trop de « délicate » pour la force virile, se voit donc contestée par les autres dans le processus de reconnaissance collective, même si cette contestation ne suffit pas à en empêcher le processus de transmission pratique.

- 15 Les formes de catachrèse des éboueurs sont variées dans la pratique, mais en rester à la dimension matérielle des choses serait une erreur. En effet, les catachrèses possèdent également une dimension symbolique forte : en montrant la *métis* à l'œuvre, c'est-à-dire en rendant palpable un investissement de l'intelligence pratique dans l'action, elles contredisent en action la « fainéantise » et la « bêtise » des éboueurs, représentations sociales réelles ou supposées que portent certains usagers de l'espace public à l'encontre de ces « petits » travailleurs. En outre, pour le cas des matériaux recyclés, « récupérer les déchets et leur donner une seconde vie c'est répondre, répliquer aux riverains qui les ont jetés et ainsi jugé qu'ils ne servaient plus à rien, c'est aussi répondre et répliquer aux chefs qui leur donnent comme objectif de les faire disparaître. C'est aussi répliquer à une organisation qui sépare les concepteurs des opérateurs. En se faisant "les rois de la récup" ils ont anticipé (de quelques décennies) les politiques actuelles de recyclage. À l'étroit dans l'objectif qu'on leur donne et dans la représentation que l'on a de leur métier, donner ainsi un autre destin à ce qu'on doit faire disparaître semble grandir le métier, grandir l'éboueur²². »
- 16 Les données empiriques recueillies auprès d'éboueurs montrent qu'incontestablement ceux-ci disposent et mettent en œuvre des pratiques leur permettant d'affronter le travail, y compris lorsque les conditions objectives en rendent la réalisation difficile. Précisons pour terminer que l'intelligence rusée se déploie dans cet espace ambigu du licite/toléré/illicite, comme l'ont montré Détienné et Vernant. Un exemple permet d'illustrer ce point : le roule-sac (véhicule sur roues permettant au balayeur d'amasser les déchets) peut être utilisé comme bouclier contre les voitures, positionné sur la chaussée le long du trottoir, de manière à pouvoir balayer en circulant sur la route, dos au sens de la circulation, quand bien même cela est strictement interdit²³ : la *métis* se joue ici du règlement pour se réapproprier l'espace (reprenne possession de la rue contre les véhicules) et le temps (nettoyer plus rapidement le canton pour pouvoir souffler ensuite), en faisant œuvre de catachrèse (détournement de l'usage du roule-sac). Quel chef se risquerait à sanctionner un éboueur balayant les pieds sur la rue (pratique quasi permanente), sauf à prendre le risque d'une grève du zèle ? On le voit, la *métis* rediscute les normes disciplinaires productives à la lumière des dispositions et de l'ethos collectifs travaillés en atelier.

Les sociologues n'ont-ils rien à apprendre du rire des « petits » travailleurs ?

- 17 L'intelligence pratique n'est pas la seule forme de mise en discussion de l'ordre productif par les « petits » travailleurs. Une autre renvoie au rire et à l'humour. Problème : le sociologue du travail se trouve bien seul quand il veut analyser cette dimension pourtant omniprésente de l'activité humaine. Car, à de très rares exceptions (anglo-saxonnes) près,

rire et travail ne font pas bon ménage dans la production sociologique²⁴. Silence embarrassant à plus d'un titre. En premier lieu, il donne l'impression que seuls les philosophes et les anthropologues peuvent apporter des éclairages sur un phénomène général, si ce n'est généralisé, dont les mécanismes de fonctionnement (rituels organisateurs, fonctions sociales), les « supports grammaticaux » (les différentes formes d'humour modelant le sentiment du comique) et les dynamiques psychiques ne vaudraient pas pour le monde du travail productif. À cet égard, la lecture de l'ouvrage de Duvignaux est symptomatique, qui aborde avec érudition ce problème à travers l'espace et le temps, sans qu'apparaisse la question du travail hors de son traitement – indéniablement comique, mais somme toute, à dessein, limité – par Charlie Chaplin dans *Les temps modernes*²⁵. L'univers laborieux souffrirait-il d'une malédiction particulière qui empêchât les sociologues d'accéder à la compréhension de cette part de leur objet d'étude ?

- 18 Une deuxième raison de l'embarras de cet « angle mort » de la sociologie du travail provient de l'effet réducteur produit par l'absence du rire dans l'analyse empirique des situations de travail²⁶. Comme le souligne Madec, les carnets de bord et les entretiens réalisés dans la plupart des terrains regorgent de rires, d'anecdotes, et autres plaisanteries. Quels peuvent donc bien être les motifs poussant la plupart des chercheurs en sciences sociales à remiser le rire « dans les poubelles des cuisines de l'écriture²⁷ » ? Crainte de verser dans le subjectivisme (la trop grande proximité du rire avec les dimensions psychiques bloquerait l'analyse objective) ? Crainte de succomber au travers normatif (en prenant le risque d'exposer, même involontairement, sa propre conception de l'humour et de donner l'impression d'attribuer ou de refuser des satisfecit) ? On le voit aisément, la question du positionnement du chercheur par rapport aux enquêtés se pose avec acuité : qu'est-ce qui (ne) fait (pas) rire dans une enquête ? Qu'est-ce que cela suggère sur les individus rencontrés et le chercheur ? En quoi cela renseigne-t-il sur les liens entre eux ? On peut toutefois se demander si la nature de ces difficultés ne renvoie pas fondamentalement à toute entreprise d'objectivation sociologique. L'effort de maîtrise raisonnée du mouvement incessant d'engagement et de distanciation pèse-t-il ici plus lourd que dans les travaux consacrés aux émotions qu'il en devienne impossible à résoudre avec la même réussite ? À cet égard, puisque la sociologie du travail n'offre que peu de ressources, on pourra faire le pari de se tourner vers les travaux consacrés aux émotions, que des chercheurs allemands et américains ont exploré de longue date et continûment, non sans mobiliser des auteurs canoniques français comme Durkheim et Mauss, largement ignorés dans la production hexagonale sur ces aspects de leurs travaux. Mais force est de constater qu'à la profusion de recherches portant sur les modes de (re)constitution des émotions, sur long terme comme dans la perspective éliassienne ou dans un effort de réflexivité située dans un cadre de règles socialement fixées, comme l'explore A. R. Hochschild en approfondissant l'approche de E. Goffman²⁸, répond là aussi une faible production consacrée au rire. Pourtant, les philosophes de la Renaissance ne considéraient-ils pas que « la question la plus importante qui se pose au sujet du rire est celle des émotions qui le provoquent²⁹ » ? On peut alors justement se demander si le fait que beaucoup d'analyses sociologiques cherchent à rendre compte de régularités statistiques ne constitue pas un frein pour l'étude d'un surgissement individuel ou collectif incontrôlable comme l'est l'éclat de rire ; le rire figurerait un événement dont la brutalité et l'imprévisibilité nuiraient à sa compréhension par des instruments théoriques trop systématiques.

- 19 Tout ceci conduit à un troisième problème d'importance : d'un point de vue épistémologique, le fait de ne pouvoir conceptualiser aisément le rire ne revient-il pas à laisser dans l'implicite une partie du concept de travail lui-même ? Car après tout, bien avant les tentatives d'instrumentalisation dont le rire fait l'objet depuis quelques années par certaines formes d'organisation du travail pour obtenir un engagement subjectif croissant de la part des salariés, il jouait un rôle important dans le déploiement des activités laborieuses, aux niveaux de la sociabilité et de l'organisation du travail. De ce fait, ne pas en systématiser son analyse ne revient-il pas, par exemple, à abandonner à l'implicite une partie des dynamiques affectives et relationnelles de la coopération au travail ? Ou de surcharger de sens rationaliste les échanges politiques dans les groupes de travail, la connivence ou la défiance politiques se fondant sur le (non)partage de schèmes de vision humoristiques au moins autant que sur celui d'argumentations raisonnées ? S'obliger à considérer le rire comme autre chose qu'un appendice plaisant, voire incongru des rapports sociaux permet donc de complexifier l'analyse du travail et de son organisation.

Rire et sociabilité d'atelier

- 20 Le rire constitue d'abord un indice du degré d'intégration dans l'univers des éboueurs. En échangeant des blagues (situations ou histoires), les individus du groupe procèdent à un travail discret de vérification d'un ethos et de dispositions communs, à travers l'exposition pratique ou imagée de leur univers comique : quelle forme d'humour est-il privilégié (non-sens, répétition, etc.) ? Comment se décline-t-elle (forme et niveau du langage – corporel ou symbolique) ? Quel univers sémantique est-il mobilisé ? Le rire et les échanges humoristiques organisent par ailleurs une forme de réappropriation collective de l'espace extérieur à l'atelier, souvent vécu sur un mode négatif lorsque les éboueurs travaillent seuls. En occupant physiquement et verbalement l'espace public, les éboueurs réinjectent des éléments parfois oppositionnels qui les font exister comme un groupe (éventuellement tapageur) aux yeux des usagers.
- 21 Il faut toutefois noter que la plus ou moins grande variabilité des univers comiques contribue au tracé de frontières de distinctions sociales au sein du collectif de travail : sexe (blagues sur les blondes, les homosexuels, etc.), race (blagues sur les Noirs, les Blancs, etc.) et classe (blagues sur les chefs, les politiques, etc.) travaillent les dynamiques « eux/nous³⁰ » organisant les rapports entre les membres de l'atelier, par-delà leur commune appartenance au métier. Mais ces univers comiques organisent à nouveau le rapport extérieur à l'atelier, puisque ne se donnent pas nécessairement à voir et à entendre les mêmes formes d'humour selon qu'une personne étrangère au groupe est présente ou non. On trouve ici des similitudes frappantes avec le « comique troupier » véhiculé dans l'entre-soi des casernes, où certaines formes d'autocontraintes pulsionnelles sont relâchées à la faveur de l'instauration de rapports intimes dans les couloirs des chambrées³¹.
- 22 Pendant logique au processus d'intégration dans le métier, le rire permet également à chacun d'exister comme individu singulier parmi ses semblables différents. Ce rire d'individuation prend différentes formes : il en est ainsi du surnom dont on se trouve affublé en fonction d'une caractéristique matérielle (trait physique, notamment) ou symbolique (transformation d'un nom de famille trop difficile à prononcer, par exemple) réelle ou supposée. Il en est de même lors d'échanges entre protagonistes spécifiques

faisant intervenir des éléments de biographie liés ou non au travail. De l'alliance de ces deux dimensions naîtra la cristallisation de figures aux rôles parfois bien arrêtés : celle du bouc émissaire attirant régulièrement les « sales blagues », celle du mago³² fainéant et geignard, celle du bou-te-en-train usant du comique de répétition, façon de réaffirmer la tâche sans fin qui est celle des éboueurs, mais qu'ils mènent coûte que coûte, etc. Pour chacun, le rire constitue une manière de s'approprier symboliquement un espace d'autonomie au sein des relations collectives, en s'appuyant parfois sur des éléments matériels. C'est ainsi qu'un éboueur sympathisant UMP a vu son casier « décoré » par une photo de Nicolas Sarkozy annotée de remarques humoristiques plus ou moins ironiques : les auteurs de la blague y relèvent en effet le « bon sens » politique de celui qui a voté pour le candidat du « travailler plus pour gagner plus », dénotant la désapprobation pour ce positionnement politique dans une configuration professionnelle caractérisée par un ancrage à gauche, au moins au niveau syndical (la CGT fait des scores importants aux élections professionnelles – aux alentours de 60 % en 2008, selon un responsable du service de la propreté), dans un contexte de remous internes autour de la question des salaires et du pouvoir d'achat (sujets de conversation récurrents durant toute ma présence dans l'atelier), au moment où le Président de la République s'octroyait une hausse de rémunération indécente aux yeux de beaucoup.

Rire et déroulement du travail

- 23 Le rire ne se limite toutefois pas à sa dimension socialisatrice. Il sert également à construire sa place vis-à-vis de la hiérarchie, et donc à aménager sa position dans la division du travail telle qu'elle se décline dans le service de la propreté.

Extrait du carnet de bord

Rencontre avec le responsable d'exploitation (jeune ingénieur d'une trentaine d'années) et trois de ses adjoints : là c'est déjà nettement moins cordial. Je suis avec un autre stagiaire (Franck, domien de 20 ans) et l'on se fait mettre d'entrée la pression sur notre comportement à venir (ponctualité, absentéisme) : « Sachez que vous pouvez suivre qui vous voulez, mais que les conseillers [les agents qui disent que c'est tranquille, qu'il n'y a pas de risque à glander] ne sont pas les payeurs. Je ne sais pas ce qu'on vous a dit, mais c'est un métier fatiguant et dangereux. » Il insiste aussi sur le régime de sanction (« C'est pas le sketch de Coluche hein, un blâme au bout de trente avertissements... ») et conclut en disant : « Vous avez compris que si vous revenez ici, ce n'est pas bon signe. »

Je le charrie un peu, juste pour voir : « Ah bon, parce que ça n'arrive jamais d'être félicité ? » Sa tête et sa réponse m'indiquent que non. Ça promet : management musclé et moralisateur.

- 24 Si j'ai pu me permettre cette forme de répartie, pendant que mon jeune collègue se tenait coi, c'est en partie parce que les rapports de pouvoir ne se situaient pas au niveau auquel l'ingénieur devait les penser. Toutefois, ici l'ironie mobilisée dans l'échange ne provoque aucun effet autre que situationnel. Il en est tout autrement à l'atelier, où les activités du travail dépendent parfois directement du niveau de connivence entretenue avec les chefs d'équipe, ou l'agent de maîtrise. En effet, il faut apprendre à manier les formes du « rire

avec », si l'on veut ne pas être étiqueté par la hiérarchie comme un élément provocateur (cas où l'ironie, voire l'insolence sont trop visibles) ou au contraire stigmatisé comme agent sans humour (qui sous-entend une distance sociale trop forte et crée des barrières supplémentaires). Mais ce « rire avec » doit être également dosé de manière à ne pas donner l'impression à ses collègues que l'on « fayote » (par exemple, en fréquentant trop le bureau des chefs) : il faut alors montrer, dans l'entre-soi des vestiaires ou de la cabine de la benne, que l'on sait « rire contre », c'est-à-dire revendiquer explicitement une marge d'autonomie dans la perception critique de l'organisation du travail et des rapports sociaux.

- 25 Problème : le « rire contre » se trouve parfois bloqué dans les dynamiques relationnelles en cours d'action.

Extrait du carnet de bord

1^{er} tour : benne avec Dédé. Une catastrophe. Il ne sait pas bosser de manière coordonnée (il s'occupe de ses conteneurs – quand il ne prend pas son temps sur les réceptacles de propreté –, ne fait pas le vrac d'abord), marche lentement (à cause de son physique – petit courtaud), ne comprend rien et ne sait rien (et s'en vante), n'écoute pas (ni le chauffeur, ni moi). C'est la pire tournée pour le moment. Là, le temps semble long ! Il a l'art de perdre du temps (en bavardages inutiles ou ineptes – que de conneries ! –, en biffant alors qu'on est en retard...) et de laisser le boulot difficile à son collègue ! Le chauffeur était grave soûlé, mais faisait style (il connaît l'énergumène). Seule réflexion : quand il lui a demandé de relever le lève-conteneur en fin de tournée (ça évite de le cogner contre quelque chose en allant vider la benne), et qu'il ne l'a pas fait : en début de second tour, il lui a dit que s'il ne voulait pas le faire, il n'avait qu'à le dire plutôt que de le faire chier exprès. Réponse de l'intéressé : « Ah, je croyais que je l'avais fait. Bof, c'est pas grave hein, on s'en fout ! » Franchement pénible.

Retour à 8h. Casse-croûte. Nono me dit que le chauffeur sera pas là avant 9h. Je m'assoupis.

- 26 L'extrait du carnet de bord montre une forte exaspération teintée de jugement moral découlant directement d'un défaut de coordination dans le travail, dans une forme que je considérais alors comme « normale », après l'avoir expérimentée auprès d'autres éboueurs. Cet exemple indique que, en l'absence de rire du fait d'une distanciation impossible vis-à-vis des effets négatifs du travail, l'agressivité, même silencieuse, se loge facilement dans les rapports interpersonnels. Car l'humour joue un rôle de régulation de la coordination du travail, contribuant à scander le déroulement de l'activité dans ses différentes formes (compétition, coopération, indifférence, sabotage), par exemple en poussant son collègue à faire mieux en le « piquant au vif ». Le rire contribue alors à désamorcer le potentiel conflictuel des émotions accompagnant les échanges interpersonnels.
- 27 Mais l'humour et le rire qui l'accompagne fonctionnent également comme des modes de régulation des effets affectifs liés à l'apprentissage et au déroulement de l'activité laborieuse et des conditions de travail dans lesquelles elle se déroule (à la fois au niveau institutionnel – se saisir du travail prescrit défini par la division, par exemple – et au niveau environnemental – apprendre à manier la relation de service dans l'espace public,

notamment). La meilleure illustration est peut-être la sentence vaguement ironique (notamment quand elle est rapportée à un tiers) considérant que « c'est le métier qui rentre ! » lorsque la souffrance (physique et/ou psychique) liée à l'exercice du métier surgit au détour d'un incident : le réel du travail, véritable matérialité de l'échec en action, imprime sa marque douloureuse au corps de celui qui l'exerce, « découverte » plus ou moins violente pour le novice qui fait rire le travailleur expérimenté. Mécanisme de défense de celui qui se rappelle par la même occasion avoir eu à subir le même genre d'épreuve initiatique, et qui peut désormais en ressentir un plaisir teinté d'humour, lui qui est « rentré dans le métier » ; mais également forme de connivence amusée venant assurer à l'impétrant que ce n'est pas si grave, qu'il finira lui aussi par y arriver et même qu'il finira par en rire... plus tard. Par exemple au retour en atelier, lorsque l'anecdote sera contée, avec force détails, aux collègues ou aux chefs, toujours prêts « à s'en taper une tranche ».

- 28 Comme on le voit, le rire est fréquent en atelier. À cet égard, les temps de pause sont particulièrement propices à son déclenchement.

Extrait du carnet de bord

Baggy (encore lui !) a fait une blague à plusieurs « Gaulois », dont Fabrice, de retour de congé depuis quelques jours. Il a amené du thon en boîte et un pot de piment (sans indication sur le pot) qu'il conseille de tartiner généreusement sur du pain. Trois gars se sont arraché la gueule (le dernier croyant mettre de la confiture dans son petit pain), sous le regard hilare de tous les complices silencieux (dont moi). Fabrice a morflé particulièrement et Baggy lui donne des conseils pour « calmer » la sensation (boire de l'eau, fumer une menthol) ! Il est en forme ce matin le boute-en-train.

- 29 Se jouer de ses collègues permet d'agrémenter agréablement le temps de récupération, et donc de faire redescendre la pression physique et mentale accumulée pendant le temps laborieux. Toutefois, les blagues « innocentes » (en ce sens qu'elles ne visent personne en particulier) sont parfois remplacées par un humour aux accents plus vifs :

Extrait du carnet de bord

Dédé se fait « molester » par Omar (gars d'origine maghrébine d'une trentaine d'années qui porte la barbe et s'habille souvent comme les musulmans pratiquants, d'où son surnom), après qu'il lui a dit aimer les étrangers, surtout dans leurs pays. Le « clan Dédé » se marre de ses conneries et du fait qu'il se fasse littéralement marcher dessus (Omar s'assoit sur lui après l'avoir mis à terre). Pendant ce temps, Fabrice taxe le fauteuil qu'occupait jusque-là Omar, mais celui-ci le vire *manu militari*, ce qui entraîne une bonne minute de charivari dont Omar sort vainqueur (il faut dire qu'il prend une demi-tête à Julien, et sans doute vingt bons kilos).

- 30 Les deux « bagarres » desquelles Omar sort vainqueur provoquent les rires des collègues spectateurs, bien que les enjeux soient différents, encore que liés d'une certaine façon à la défense du sens de l'honneur. Dans le premier cas, on se trouve face à ce dont il était question plus haut : est dressée une frontière eux/nous sur fondement « racial », et, avec le chahut, il s'agit de répondre à une blague que l'on peut qualifier de raciste bien que

l'intensité de la riposte montre que l'on reste dans le domaine réglé du jeu : Dédé se fait physiquement marcher dessus, provoquant l'hilarité de ses « amis », comme il avait quelques secondes auparavant symboliquement piétiné les « étrangers ». Les ambiguïtés sur la sincérité ou non de ses propos sont laissées en suspens dans le déploiement d'une violence physique parfaitement mesurée, qui s'éteindra aussitôt la victime mise en incapacité de bouger, l'affront à l'honneur des « étrangers » considéré comme lavé. Dans le second cas, il s'agit d'un chahut destiné à récupérer un « bien rare », puisque le fauteuil qu'occupait Omar avant de se lever est le siège le plus confortable du vestiaire. L'humour déployé ici dans une dimension physique de confrontation corporelle a pour enjeu la récupération de sa place (et donc de son honneur à pouvoir la défendre), mais également la récupération de ses forces (en reprenant place dans un siège confortable jusqu'à la fin de la pause).

Conclusion

- 31 Indispensables à la société, porteurs d'ingéniosité dans la mise en œuvre de « compétences » considérées comme non qualifiées, les éboueurs nous aident par ailleurs à mener le travail intellectuel consistant à décrypter le sens des situations sociales quotidiennes. Et pourtant, ils continuent de souffrir d'une indignité sociale liée à leur proximité à ces déchets que nous ne voulons surtout pas voir, en partie pour perpétuer le déni de notre finitude. L'accumulation progressive des recherches produira-t-elle un effet positif sur la revalorisation matérielle et symbolique qu'il serait juste d'accorder à ces « petits » travailleurs ? La réponse tient sans doute à la capacité de ces derniers à se faire entendre dans l'espace public oppositionnel³³, et à fédérer les citoyens-usagers derrière eux. Les instances politiques pourront-elles indéfiniment faire l'impasse sur ces questions ? À l'heure des grands mouvements de crainte écologique, cela s'avérerait tout bonnement catastrophique.

NOTES

1. « Le métier d'éboueur, un clair-obscur contemporain. Le travail du déchet dans l'espace public », Colloque international et interdisciplinaire co-organisé par le Centre de recherches sociologiques et politiques de Paris (CNRS/Université Paris 8/Université Paris 10), le Centre de recherche sur le travail et le développement/Équipe Psychodynamique du travail et de l'action (CNAM) et le Centre interdisciplinaire cités, territoires, environnement et sociétés (CNRS/Université Tours), 4 et 5 février 2010, MSH, Paris.
2. M. Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte, 2001 (1967).
3. Je parlerai d'éboueurs de manière générique, en raison de l'ancrage parisien de mon terrain empirique, sans pour autant méconnaître les limites d'une telle appellation dans d'autres cadres, y compris français, où l'on distingue le balayage des rues de la collecte des ordures.
4. H. Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1958, p. 147.
5. P. Sansot, *Les gens de peu*, Paris, Presses universitaires de France, 1991.

6. Processus qui présenterait le désavantage pour certains groupes dominants de la division du travail de voir leurs propres assises de pouvoir questionnées et vraisemblablement remises en cause.

7. E. C. Hughes, « Le travail et le soi », in *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1996 (1951), pp. 80-81.

8. Seuls quelques membres du service central de la propreté savaient qui j'étais. Une fois recruté à l'issue d'un concours de la fonction publique territoriale et envoyé dans une division (unité territoriale regroupant plusieurs ateliers d'éboueurs dans un arrondissement), j'ai été considéré et traité comme tout nouveau stagiaire.

9. A.-M. Arborio, *Un personnel invisible. Les aides-soignantes à l'hôpital*, Paris, Économica, 2001.

10. Gratuité dans le sens où je décidai de mener ce travail de recherche en dépit du rejet des deux bourses post-doctorales pour lesquelles j'avais proposé mon projet. Mais en plus de payer de ma personne contre un traitement de fonctionnaire stagiaire, je dus payer de ma poche, faisant fondre mes petites économies pour « joindre les deux bouts » pendant le temps de l'enquête. La gratuité est donc très relative.

11. Heureusement, les moyens de communication modernes offrent des possibilités démultipliées qui permettent de pallier quelque peu aux effets de cet « habitus en élasticité forcée ». De manière à garder le contact avec amis et collègues (nos rythmes sociaux étant pour le moins décalés), j'ai constitué une liste mail sur laquelle j'ai envoyé plusieurs messages qui décrivaient mes journées et mon état d'esprit. Cette première mise à distance offrait l'avantage de recevoir des réponses sympathiques et stimulantes pour continuer à avancer.

12. J'ai décrit et analysé ce point dans S. Le Lay, « La violence ordinaire des conditions de travail. L'exemple des éboueurs », Communication au RT1 « Savoirs, travail, professions », Congrès de l'Association française de sociologie « Violences et société », Paris, 14-17 avril 2009. Le lecteur intéressé y trouvera notamment un ensemble de références bibliographiques traitant de ces questions.

13. D. Corteel, « La figure de l'éboueur : une figure claire-obscur », in M. Koebel et E. Walter (dir.), *Résister à la disqualification sociale. Espace et identités*, Paris, L'Harmattan, 2007, pp. 73-88.

14. Je prends le parti de suivre Nicole Loraux quand elle avance que « l'audace d'être historien » doit conduire « à assumer le risque de l'anachronisme [...] à condition que ce soit en tout état de cause et en choisissant les modalités de l'opération ». N. Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés & EspacesTemps*, 87-88, 2004 [1992], p. 125. J'utilise le travail d'historiens antiques pour travailler à la conceptualisation d'un phénomène contemporain, les réflexions du passé ayant valeur cognitive pour aider à traduire les phénomènes du présent, en ce qu'elles permettent un décentrement de la réalité empirique donnée comme immédiate à l'observateur. Je remercie Malek Bouyahia d'avoir attiré mon attention sur cet article.

15. M. Détienne et J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion (Champs), 1974. Les deux historiens insistent sur la déconsidération qui a frappé, dans la tradition philosophique antique (avec l'effet de perpétuation que cela implique pour la philosophie moderne), cette forme d'intelligence pourtant répandue. On ne peut qu'être frappé par la récurrence du rejet dont souffrent les savoirs dits non intellectuels, parce que non formalisés dans les canons scholastiques et parce que non réductibles aux tentatives de rationalisation des agents dominants. Cette reproduction dans le temps de la disqualification des savoir-faire pratiques et de leurs modalités rusées de déploiement rappelle toute l'actualité de la pratique de l'anachronisme « pour suggérer que, dans le temps chronologique de l'histoire, il conviendrait de prêter attention ou, au moins, d'accorder une place à tous les phénomènes de répétition, sans garantie d'aucune leçon ou d'aucune expérience ». N. Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *art. cit.*, p. 137. Au politique, en effet, de prendre ses responsabilités.

16. « Aussi haut qu'on puisse remonter, le vocabulaire de la *métis* l'associe à des techniques dont le rapport avec la chasse et la pêche est manifeste. On tisse, on trame, on tresse, on combine une *métis* [...] comme on tisse un filet, comme on tresse une nasse, comme on combine un piège à la chasse. » M. Détienne et J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence...*, op. cit., p. 54.
17. *Ibid.*, p. 22.
18. C. Dejours, « Ingéniosité et évaluation », *Psychiatrie française*, 35, 2004, pp. 28-147.
19. M. Détienne et J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence...*, op. cit., p. 298.
20. P. Rabardel, *Les hommes et les technologies. Approche cognitive des instruments contemporains*, Paris, Armand Colin, 1995, p. 110.
21. N. Poussin, « Répliquer à la tâche pour que le travail ait un sens : l'exemple des éboueurs », mémoire en vue de devenir psychologue du travail, Conservatoire national des arts et métiers, Paris, 2005, pp. 48-50.
22. *Ibid.*, pp. 47-48.
23. *Ibid.*, p. 19 ; pp. 33-34.
24. D. Roy, « L'heure de la banane », in *Un sociologue à l'usine*, Paris, La Découverte, 2006 (1959), pp. 155-187.
25. J. Duvignaud, *Rire, et après. Essai sur le comique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999, pp. 185-186.
26. Bakhtine faisait la même remarque, dans le contexte différent du Moyen-Âge, pour ce qui a trait aux études littéraires : comment comprendre la culture populaire de l'époque sans tenter d'analyser la profondeur comique du grotesque réaliste (corps dédoublés du mort et du vivant, du jeune et du vieux, etc.) face à la dureté du monde ? Et l'auteur de regretter que « la puissante influence exercée par la culture comique populaire sur toutes les belles-lettres, sur la "pensée imagée" de l'humanité, reste elle aussi presque entièrement inétudiée ». M. Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*, Gallimard, Paris, 1970, p. 64.
27. A. Madec, « Rires et relations d'enquête », *Ethnologie française*, XXXII, 1, 2002, p. 91.
28. A. R. Hochschild, « Emotion work, feeling rules, and social structure », *American Journal of Sociology*, 85, 3, 1979, pp. 551-575.
29. Q. Skinner, « La philosophie et le rire », Conférences Marc Bloch, 2001. Mis en ligne le 17 mai 2006. URL : <http://cmb.ehess.fr/document54.html>. Consulté le 8 septembre 2009.
30. R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970 (1957).
31. M. Bessin (dir.), *Autopsie du service militaire 1965-2001*, Paris, Autrement, 2002.
32. Diminutif donné au magasinier d'un atelier.
33. O. Negt, *L'espace public oppositionnel*, Paris, Payot, 2007.

AUTEUR

STÉPHANE LE LAY

Chercheur en sociologie, Paris.